

Roland Pietrini

PIÈGE AU LEVANT

Merci à François de Lannoy.

Couverture : Samuel de Ceccatty, Angélique Romain
Maquette : Angélique Romain
Relecture-rewriting : Pierre de Taillac
Correction : Bérengère Gaullier, Mélanie Lemaire, Yves Serruys
Imprimé en France par Soregraph

Éditions Pierre de Taillac
74, rue du Rocher • 75008 Paris
www.editionspierredetaillac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

À mon père.

« Il ne faut pas regarder le gouffre, car il y a au fond un charme inexprimable qui nous attire. »

Gustave Flaubert

I

Il avait décidé de ne plus mettre de mots sur sa souffrance. En tout cas, il ne pouvait se résoudre à en accepter la certitude. Il souffrait, mais il était incapable d'en exprimer le sens. Ce qu'il ressentait, pourtant, était intense et touchait le plus profond de son âme.

Au début, il pensait pouvoir s'en sortir seul, puis, progressivement, il avait compris qu'il ne pourrait lutter sans sortir de sa solitude. Alors il s'était approché de ceux qu'il avait vus à l'œuvre dans les instants où ensemble ils avaient côtoyé la mort. Vivre la mort des autres renvoie intimement à la sienne, surtout si l'injustice voulait que ce ne soit pas soi mais l'autre qui souffre et parfois meurt. Pourquoi l'autre ? Pourquoi pas moi ? Pourquoi ce mystère d'un regard qui s'éteint ? Cet instant insaisissable où la lueur de vie disparaît et où la conscience passe de l'autre côté du miroir, dans ce grand mystère du néant. Dans la vraie vie, la mort se fait discrète, elle est assistée et la souffrance n'en fait que rarement partie... Dans son monde à lui, il avait vu mourir des hommes, des femmes, des enfants au-delà de la souffrance. Alors, sans s'en rendre compte, progressivement, insidieusement, le mal était entré en lui.

Cette exigence de mettre un mot sur sa douleur allait à l'encontre de toute sa vie. Il avait appris à se taire, à ne montrer aucun signe de faiblesse. Il se croyait intouchable. Puis il

s'était retrouvé seul face aux peurs qu'il pensait avoir enfouies ou même n'avoir jamais ressenties.

Il lui était devenu impossible de revenir à la normalité d'un monde qui lui paraissait factice et hypocrite. Il n'arrivait plus à se reprogrammer en mode paix. Les autres, la famille, ne faisaient plus partie de lui-même mais d'un monde étrange et hostile. Lui, le guerrier, il avait l'impression d'être toujours dans son combat, il vivait une angoisse permanente. Il ne se reconnaissait plus.

Il s'était confié à Julia il y a deux jours, et c'était déjà si loin.

– Je veux fuir, briser mes chaînes et changer ma vie.

Il avait dit « changer *ma* vie » et non pas « changer de vie ».

Elle lui avait répondu dans un murmure, avec ce petit accent indéfinissable :

– Tu as besoin de faire la paix avec toi-même, ce n'est pas en fuyant que tu te pardonneras. C'est trop tard, reste avec moi.

Puis il lui avait dit, avec une voix qu'elle ne lui connaissait pas :

– La nuit dernière, j'ai fait un rêve un peu différent des autres. J'étais juif, je portais une étoile jaune, j'errais dans une ville en guerre, les immeubles éventrés offraient à la vue l'intimité de certaines pièces. Ça puait le cadavre et la mort, les rues étaient recouvertes de la suie des incendies. J'avais mal au bas-ventre, des crampes, une envie impérieuse et urgente de déféquer. Je devais trouver des toilettes, tout de suite, comme si dans ce décor d'apocalypse les toilettes pouvaient encore exister ! Je courais le corps penché, c'était moi

et pourtant je me voyais de l'extérieur, comme si je possédais la capacité d'être à la fois en moi et hors de moi. À l'entrée d'une rue, un homme en noir m'arrête. »

Il marqua un silence, elle le regardait.

– Je ne sais quoi lui dire. Je bafouille que j'ai besoin de poster une lettre à la poste toute proche. L'inconnu a un rictus sarcastique et me bouscule. Je fais sous moi... Tu comprends, j'avais honte, j'étais devenu vulnérable, dérisoire et grotesque, j'avais honte. »

Julia le regardait, les yeux remplis de larmes. Il était à demi nu et caressait une cicatrice profonde qui stigmatisait son cou.

– Ce n'était rien, qu'un cauchemar.

– Oui, mais je ressentais les choses comme si elles étaient réelles. Je respirais les odeurs, j'entendais les bruits. Cet homme en noir, j'ai cru le reconnaître.

– Qui était-ce ?

– Je ne peux dire son nom...

Charles mentait. Il se souvenait parfaitement de cet homme revêtu d'une combinaison orange, les mains liées et les pieds enchaînés, âgé d'une quarantaine d'années tout au plus, le visage noir de crasse, la longue barbe rousse en partie collée par le sang et les vomissures, qui était accroupi, le corps penché et les genoux pliés au centre de la pièce obscure face à cet homme vêtu de noir.

À l'aube, il était parti. La veille, elle savait déjà qu'elle ne pourrait le retenir encore. Sur une feuille glissée dans son portefeuille, elle avait écrit de son écriture parfaite : « Tu as pénétré en moi, dans mon âme, dans tout mon corps. Tu es dans ma peau, dans ma chair. Je suis imprégnée de toi. »

Puis, plus loin : « Je ne pourrai t'oublier qu'en m'anéantissant moi-même. »

Il relut deux fois ses mots et se dit qu'elle aussi était entrée en lui et qu'elle le porterait. Mais il était trop tôt. Il ne se sentait pas prêt.

Il plia consciencieusement la feuille et la remit dans son portefeuille. Ne rien pouvoir exprimer, retenir ses gestes, tout était souffrance. À cette souffrance s'en ajoutait une autre, celle de ce monde qui était devenu fou...

2

À Paris, six mois plus tôt, c'est là que tout avait commencé. Il y avait eu tout d'abord cette réunion avec cet homme, le colonel Simon, adjoint au chef du service de renseignement géopolitique et de contre-espionnage ; ancien du 11^e choc, il avait roulé sa bosse dans tous les coups foireux des années 1980. Du haut de son 1,90 mètre, il toisait ses interlocuteurs avec bienveillance, mais chacun savait qu'il ne tolérait de la part de ses hommes aucun écart. Il dégagait un vrai charisme, celui des chefs dont l'autorité est indiscutable mais qui n'en abusent jamais. D'un abord facile, il possédait aussi cette capacité de savoir choisir ses hommes et de les respecter. On le savait soucieux, lors des opérations clandestines, de ne jamais abandonner ses agents. Marsouin¹ à l'origine, il était issu du rang mais néanmoins diplômé de l'Institut des langues et civilisations orientales, ce qui détonnait avec les jeunes diplômés recrutés dans les meilleures universités, civils pour la plupart, qui composaient désormais l'essentiel du recrutement de la Maison. Outre l'anglais, le russe et le géorgien, il parlait couramment l'arabe et le farsi, et plus ou moins quelques dialectes appris lors de missions au sud du Tchad ou dans la bande sahélienne, bien avant que ne se développent les conflits d'aujourd'hui. Charles l'avait croisé lors de réunions, mais ne l'avait jamais côtoyé.

1. Terme habituel pour désigner dans l'armée française un militaire appartenant aux troupes de marine.

Simon avait aussi été chef de poste à Beyrouth et adjoint à Ankara, puis numéro deux de la Direction des opérations. Il avait fait un passage remarqué mais court à la Direction du renseignement, en raison de relations plus que tendues avec son supérieur – un énarque, sous-préfet –, dont le style et les options ne lui convenaient pas. Écarté pour un temps à la Direction de l'administration, il fut envoyé rapidement en poste à l'ambassade de France en Iran, ce qui lui permit de tisser quelques liens personnels avec des hauts responsables du VEVAK (services secrets iraniens) et du FSB russe. Ces contacts furent utiles par la suite pour nouer des négociations avec un chef de tribu chiite au Yémen pour la libération de quelques otages qui n'étaient pas uniquement français.

Seuls des hommes d'expérience comme Simon, qui avaient vécu la profonde transformation de la DGSE² après la chute du monde soviétique et la naissance du terrorisme islamique, mesuraient à quel point ce monde nouveau était devenu dangereux et imprévisible et qu'il fallait désormais l'appréhender de manière différente.

Debout dans l'une des chambres sourdes couramment utilisées dans le service, Simon observait Charles en feuilletant les notes de renseignement estampillées « secret défense-source secrète » et les dossiers d'objectifs. Ces notes à usage interne, habituellement de couleur jaune ou bistre, circulent uniquement entre les personnes autorisées à les

2. La Direction générale de la sécurité extérieure est un service de l'État, placé sous l'autorité du pouvoir exécutif, qui opère dans un cadre juridique et déontologique très strict. Ses activités, définies par l'autorité politique, ont pour objectif exclusif la protection des intérêts français. Leur réalisation concourt, notamment, à la protection des citoyens français partout dans le monde. Pour cette mission spécifique, la DGSE œuvre en partenariat étroit avec l'ensemble des services de sécurité nationaux.

connaître. Elles sont désormais remplacées par des clés USB verrouillées et protégées. Les cent trente et un « lecteurs » institutionnels issus de la présidence de la République, de Matignon, des ministères de la Défense, des Affaires étrangères ou encore de l'Intérieur n'ont accès, eux, qu'à des synthèses. Ce qu'elles décrivent, dans le détail, ne peut intéresser le pouvoir politique.

Les yeux de Charles brillaient, son visage mangé par une barbe taillée à la mode islamique et sa peau burinée révélait encore plus la rigidité de son apparence ; il avait perdu une dizaine de kilos lors de son dernier séjour en Syrie et en Irak.

Son extraction récente par la frontière libanaise, en voiture tout d'abord puis à pied, avait pris deux jours, l'attente à Beyrouth trois autres jours dans la *safe-house* mise à sa disposition, avant d'embarquer à Tyr sur un petit yacht battant pavillon libanais. Le rendez-vous dans les eaux internationales avec le sous-marin nucléaire d'attaque *Casabianca*, le transfert sur une frégate de la Marine nationale, sa récupération en hélicoptère avaient pris deux jours supplémentaires. Rien d'exceptionnel, après tout. Il était de retour.

Charles avait un profil particulier. Il était né de père égyptien naturalisé français et de mère française en 1971 à Alexandrie ; son père fin lettré et amoureux de la langue et des écrivains français, aujourd'hui à la retraite, avait épousé sa future mère, professeur de français au lycée français du Caire. Marie Léchevin avait souhaité qu'il porte son nom de jeune fille (son père et sa mère n'étaient pas mariés à sa naissance). Charles avait effectué ses études à Alexandrie, au Caire et à Beyrouth, et ses études universitaires à Lille, puis il fit un court passage à Sciences Po et décida à vingt-trois ans, alors

que ses parents s'étaient retirés dans le sud de la France, de présenter le concours de conseiller des Affaires étrangères, cadre d'Orient. Concours qu'il réussit grâce à sa connaissance naturelle des cultures orientales et de sa maîtrise de l'arabe. Par ailleurs, il se débrouillait assez bien en persan et dans quelques dérivés, dont le baloutchi parlé en Iran, en Afghanistan, au Pakistan, dans une partie du Turkménistan et à Oman.

C'est peu après la parution des résultats du concours d'entrée aux Affaires étrangères qu'il fut contacté par un recruteur de la DGSE. Il accepta la proposition et réussit avec succès les tests de sélection. Cinquante-cinq semaines de cours et quatre ans plus tard, il intégra la « Maison » par le biais du 44^e régiment d'infanterie (corps support de la DGSE), après un passage à Saint-Cyr d'où il ressortit lieutenant. Sa formation se poursuivit par un stage intensif au CPIS (Centre parachutiste d'instruction spécialisée) à Perpignan, puis au CPES (Centre parachutiste d'entraînement spécialisé) à Cercottes, près d'Orléans. À vingt-neuf ans, Charles était devenu l'un des plus jeunes officiers du Service action de la DGSE. Deux séjours en Afghanistan, l'un en immersion dans un régiment des forces spéciales, l'autre comme officier fondu dans un état-major et sans marque distinctive, lui avaient fait acquérir l'expérience minimale nécessaire. Son intégration au sein du Service action fut donc confirmée, et sa première mission comme officier traitant au Liban fut un succès. Les autres missions se succédèrent sans difficulté.

Simon marchait de long en large, ce qui dans cette pièce minuscule se traduisait par trois pas et demi à peine.

– On a un problème ! Ton harponnage a fonctionné trop vite et trop bien, tu ne t'es pas méfié.

– Lorsque « Francis » l'a touché, il ne pouvait pas se douter que cela venait de moi. J'étais en second rideau...

– Alors c'est lui qui a merdé.

– Oui, à moins qu'Al-Mawsilî ait perdu confiance, il était sur le fil du rasoir.

– Francis est un bon coéquipier. (Il n'arrivait pas à dire était.) J'ai découvert sa fiabilité en Afghanistan. Il a suivi le Kurde dans le Toyota ; ni lui ni moi n'avions observé un quelconque signe d'alerte. L'explosion s'est produite quasi immédiatement. Elle a été manifestement déclenchée à distance. Probablement pour m'éliminer. Ils se sont trompés de cible. Je m'en veux de l'avoir envoyé en éclaireur, j'aurais dû y aller moi-même. J'ai pensé à l'instant où le contact s'établissait que c'était un piège. J'aurais dû...

– Non, vous avez bien réagi... Tu as respecté la procédure, tu le sais bien.

Simon était passé du vouvoiement au tutoiement. Charles pensait qu'il était peut-être un peu troublé, après tout. Il reprit après un court instant :

– Tu oublieras. Francis avait choisi de faire le job. Personne ne saura que tu étais avec lui, même pas sa veuve. (Il marqua un silence.) Mais nous ferons en sorte de ne pas la laisser seule et démunie dans cette épreuve.

Son expression n'avait rien laissé paraître, à l'exception d'une légère crispation sur le visage à peine perceptible mais que Charles avait remarquée. Il poursuivit :

– Cet incident m'avait décidé à t'exfiltrer, et maintenant je le regrette. J'ai fait surveiller tes contacts. Ils n'ont pas bron-

ché. Ils ne savent pas que tu es parti. Une semaine de silence, dix jours au maximum, après tout c'était crédible. On a fait en sorte d'envoyer des signes de vie à ta place. Pour eux, tu es toujours sur place, disons que tu as pris un peu d'air. L'objectif reste le même. À un détail près, la cible principale a changé.

Il marqua une légère pause. Charles savait ce qu'il allait dire.

– Êtes-vous prêt à repartir ? Cette fois-ci dans des conditions différentes et sur des bases nouvelles. (Il marqua un léger silence.) Le nom de code sera *Shams. Ash-Shams*, comme le soleil.

Charles respira un peu plus fort, il avait appris à ne rien laisser paraître. Toujours cette manie de baptiser les missions. Il songea que ce n'était même pas un acronyme, pourtant les spécialistes du Service action ne manquaient pas d'imagination.

– Puisqu'il le faut !

Sa propre réponse le fit sourire autant qu'elle le surprit. Un haïku, un court poème japonais de Kobayashi Issa, lui revint en mémoire :

*Puisqu'il le faut
Entraînons-nous à mourir
À l'ombre des fleurs.*

C'était de circonstance.

Simon le regardait intensément. Puis après un silence, il ajouta :

– Entre la prudence et l'urgence, il faut choisir. Je n'ai plus le temps d'envoyer quelqu'un d'autre. Si tu refuses, j'annule l'opération.

– Non, mon colonel, ne serait-ce que pour Francis... (Il ne put dissimuler sur son visage les marques de la fatigue et des tensions accumulées depuis des semaines.)... j'y vais !

– Très bien, départ dans trois jours, dès que j'aurai calé le transport. Les détails vous seront communiqués dès demain. Jusque-là, mon bureau est ouvert jour et nuit.

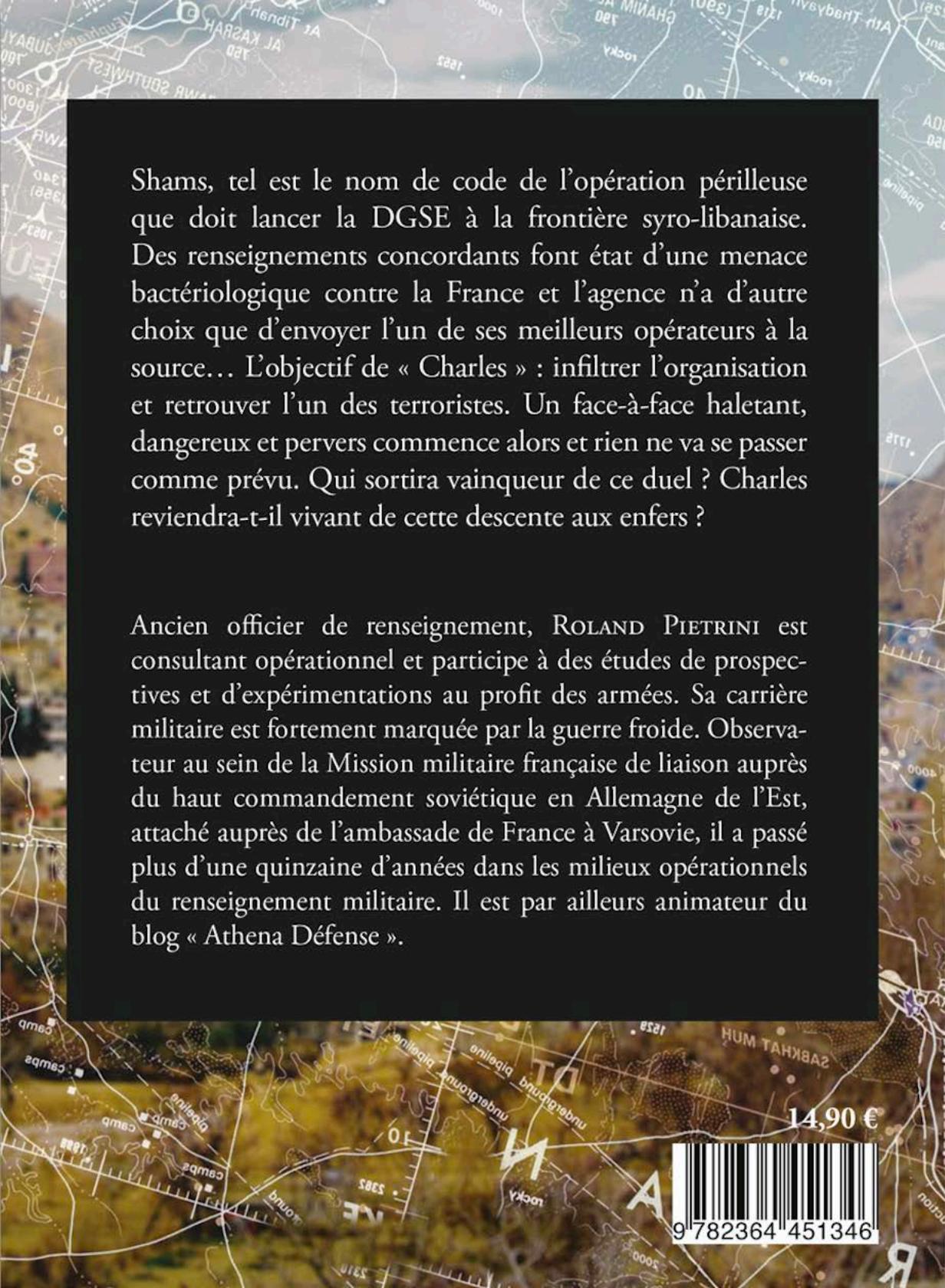
Il s'approcha de Charles et lui serra la main en le fixant droit dans les yeux. Et murmura :

– Je compte sur vous.

Charles éteignit son ordinateur portable. Il entendit le chuintement de l'ouverture de la porte en surpression. Simon était déjà dans l'ascenseur lorsqu'il sortit de la pièce.

Il pensa qu'il était trop tard ce soir pour songer à se mêler à la foule des gens normaux. Dormir, il fallait dormir et tenter de ne penser à rien. Revenir de mission sans passer par un sas de décompression et repartir, il fallait que ce soit urgent.

Sur le boulevard Mortier, comme d'habitude, la circulation était très dense. La nuit était tombée, la lumière des phares des voitures se reflétait sur le macadam. Charles héla un taxi, s'y engouffra et donna son adresse : Hôtel Eden, à Montmartre. Julia devait déjà s'y trouver.



Shams, tel est le nom de code de l'opération périlleuse que doit lancer la DGSE à la frontière syro-libanaise. Des renseignements concordants font état d'une menace bactériologique contre la France et l'agence n'a d'autre choix que d'envoyer l'un de ses meilleurs opérateurs à la source... L'objectif de « Charles » : infiltrer l'organisation et retrouver l'un des terroristes. Un face-à-face haletant, dangereux et pervers commence alors et rien ne va se passer comme prévu. Qui sortira vainqueur de ce duel ? Charles reviendra-t-il vivant de cette descente aux enfers ?

Ancien officier de renseignement, ROLAND PIETRINI est consultant opérationnel et participe à des études de prospectives et d'expérimentations au profit des armées. Sa carrière militaire est fortement marquée par la guerre froide. Observateur au sein de la Mission militaire française de liaison auprès du haut commandement soviétique en Allemagne de l'Est, attaché auprès de l'ambassade de France à Varsovie, il a passé plus d'une quinzaine d'années dans les milieux opérationnels du renseignement militaire. Il est par ailleurs animateur du blog « Athena Défense ».

14,90 €

